

Hédi Bouraoui ou le discours identitaire transfrontalier

Noureddine Slimani

Numéro 33, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016367ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016367ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Slimani, N. (2012). Hédi Bouraoui ou le discours identitaire transfrontalier. *Francophonies d'Amérique*, (33), 37–43. <https://doi.org/10.7202/1016367ar>

Résumé de l'article

L'écriture d'Hédi Bouraoui est le lieu d'exercice d'une praxis littéraire qui se définit en termes d'écart et d'écartèlement : écart de langage, novateur et décalé ; écartèlement entre une diversité d'espaces et de cultures. La dynamique transculturelle qui fonde l'écriture bouraouienne s'articule dans une logique d'additionnement des cultures. Le questionnement porte sur l'identité, ou plutôt les identités, que charrie chaque personne en situation de nomadisme. L'écriture devient le lieu d'expression d'une attitude critico-créatrice dont la visée ultime est de se repositionner dans l'échiquier des catégorisations institutionnelles. L'appellation d'« écrivain migrant » devient par conséquent contestable. La vision identitaire qui en résulte est celle d'une appartenance multiple, ouverte, transfrontalière.

Hédi Bouraoui ou le discours identitaire transfrontalier

Noureddine Slimani
Université Sorbonne-Paris IV

ABORDER LE DISCOURS IDENTITAIRE dans l'écriture d'Hédi Bouraoui fait surgir indubitablement l'ensemble des problématiques liées à l'acculturation, des problématiques incessamment remises à l'ordre du jour, tant la porosité des frontières déstabilise les certitudes identitaires et rend visibles les différentes postures qui se dessinent dans l'interférence des cultures et qui peuvent relever de l'*inter-*, du *multi-* ou du *trans-*culturel. L'écrivain venu d'ailleurs remodèle les horizons d'attente du lecteur et réoriente ses interprétations vers de nouvelles grilles de lecture. Il ouvre le champ littéraire local sur des perspectives inédites, devenant ainsi initiateur de débats sur l'identité et l'appartenance. Les appellations servant à le nommer, vagues et généralisantes dans la plupart des cas, sont autant de signes qui reflètent encore davantage l'aspect problématique de ce qu'il soulève comme questionnement sur l'identitaire. L'écriture d'Hédi Bouraoui, écrivain franco-ontarien d'origine tunisienne, fournit, dans ce sens, une matière à réflexion riche tant par l'entrecroisement des considérations socioculturelles qui la sous-tendent que par l'expérimentation des formes dont elle fait état. Les pistes de lecture que son œuvre explore recentrent différentes problématiques liées aux transferts culturels. En se positionnant ainsi, toute œuvre littéraire, à l'instar de celle d'Hédi Bouraoui, flirte avec des lignes de risque qui l'exposent aux aléas de la catégorisation et ses pouvoirs d'inclusion/exclusion. Nous interrogerons ici une fiction des limites qui conteste sa simple lecture comme récit de l'identitaire, en revendiquant le droit d'être considérée en dehors de toutes les ethnicisations ou de toutes les conceptions restreintes, territoriales ou nationales ; ce qui équivaldrait à réagir à une indifférenciation des appartenances tout en s'inscrivant dans une dynamique culturelle synonyme de l'additionnement des cultures.

Une des spécificités de l'écriture dite *migrante* ou *de la diaspora* est de s'inscrire dans un croisement de cultures, trait distinctif majeur qui relèverait d'emblée des perspectives d'analyse de l'entre-deux et du transculturel. Dans le cas d'Hédi Bouraoui, la question s'en trouve d'autant plus complexifiée qu'elle va au-delà des trois zones géographiques auxquelles cet écrivain appartient : la Tunisie, pays de naissance, la France, où il a suivi son éducation, et le Canada, son pays d'adoption depuis plus de quarante ans. Nous assistons, dans son cas, à une écriture qui se projette au-delà des appartenances géographiques et des présupposés identitaires. Son œuvre est animée d'une dynamique transculturelle qui prône l'additionnement des cultures comme le corollaire de toute identification.

Par ailleurs, la praxis littéraire bouraouienne édifie un rapport de différenciation envers la langue d'écriture, le français, qui devient alors champ d'expérimentation (néologismes, jeux de mots), ce qui définit un rapport renouvelé à la langue, dès lors réinventée et réinscrite dans le champ d'une réceptivité ouverte :

En ce qui me concerne, je me suis positionné dans l'écriture interstitielle laissant sa *béance* se déployer en toute liberté, bordée, cependant, par plusieurs cultures différentes les unes des autres. La multiplicité substantielle revendiquée me permettait d'occulter ladite binarité infernale France-Maghreb. J'ouvrais ainsi l'espace scriptuaire à diverses langues et civilisations, arrachant le corps textuel à ses contingences nationalistes (Bouraoui, 2005 : 97).

Chez Bouraoui, le nomadisme n'est pas seulement un déplacement dans l'espace, mais aussi et surtout un élan créateur, une attitude critico-créatrice, ce que résumant bien certains concepts opératoires propres à l'écrivain. En effet, le terme de *nomaditude* désigne notamment un état de disponibilité créatrice porté par une transculturalité défiant toutes frontières géographiques ou mentales : « La nomaditude déconstruit donc la binarité infernale du centre versus périphérie, le majoritaire versus le minoritaire, l'omnipuissant versus le marginal, le monde extérieur versus le monde intérieur. Livre mosaïque qui tente de saisir la dynamique écrivante incluant son propre processus créateur, sa poïétique » (Bouraoui, 2005 : 135-136). L'éloge du nomadisme, qui se trouve au cœur de la réflexion d'Hédi Bouraoui, ébranle donc continuellement les certitudes du lecteur quant aux présupposés identitaires définis par les limites territoriales. *L'originalitude*, autre concept mis de l'avant par l'écrivain, ne vise pas un universalisme abstrait, inodore et incolore ; il tend plutôt à abolir les frontières culturelles qui cloisonnent les identités,

non pas pour les annuler, mais pour les rendre perméables de part et d'autre sans pour autant faire perdre ce qui fait l'originalité de chacune :

Nous n'avons pas affaire à une catégorie critique mais plutôt à une métaphore vive de création [...]. Le référent réel¹ se transpose ainsi dans la représentation métaphorique du corps-textuel. Le référent concret se déplace dans le symbolique, ce qui fait l'essence même de toute littérature : dynamisme du sens et métamorphose interprétative. Ainsi se légitime l'espace du déroulement du texte – toujours en errance, toujours écriture migratoire – par la métaphore d'un illimité spatial et poétique, des échos identitaires et de leurs traces littéraires. Métaphore qui structure et déconstruit en même temps le corps textuel, la vision conceptuelle et la projection de sa territorialisation. Déconstruction systématique qui ouvre les débats et approches interprétatives tout en nous sortant de l'enfermement de l'ethnocentrisme ou de n'importe quelle centralité (Bouraoui, 2005 : 135-136).

L'additionnement des cultures rend non pertinente toute analyse qui serait fondée sur le retour ou la nostalgie ou encore moins l'exil. Tel est le premier postulat qui se confirme et d'emblée conditionne notre analyse de l'œuvre d'Hédi Bouraoui.

De prime abord, se trouvent ainsi actualisés tous les systèmes de catégorisation qui permettent de classer tel écrivain ou son écriture. Le passage suivant extrait de son roman *Méditerranée à voile toute*, troisième volet de sa trilogie méditerranéenne, nous le confirme : « Je déteste la marge et le centre. Je ne veux faire partie d'aucun ghetto car je ne me reconnais ni dans l'exil ni dans l'aliénation » (Bouraoui, 2010 : 68). La particularité chez Hédi Bouraoui demeure cette *transhumance* de l'écrivain qui le met en présence de multiples foyers institutionnels et une volonté de sortir des sentiers battus de la création. Les puissantes interférences culturelles dont son œuvre fait l'objet révèlent une volonté de sortir la fiction de toute obédience exclusive à une référence monoculturelle une et unique. En sont l'illustration les déambulations de Virgile dans *Bangkok Blues*, roman ancré dans l'espace asiatique traversé par des réflexions qui touchent le Maghreb, l'Amérique du Nord et l'Europe. *Ainsi parle la Tour CN*, qui touche à la sphère canadienne, repense les limites du multiculturalisme, loin des débats passionnés relevant de la

¹ À la page 134 de *Transpoétique : éloge du nomadisme*, Hédi Bouraoui fait référence à la description que donne Chateaubriand de l'original, cet animal typique des régions du Nord canadien : « L'original a le mufle d'un chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf. Son poil est mêlé de gris, de blanc, de rouge, de noir ; sa course est rapide. »

méprise ou de l'éloge; *Retour à Thyna* interroge la réalité maghrébine et son hétérogénéité historique et met en avant la diversité culturelle en revisitant la mémoire archéologique et en révélant les désenchantements relatifs à la période des indépendances. Ce sont là des contextes que ces œuvres cherchent à représenter dans une dynamique transversale qui ouvre l'espace de fiction sur une possible *transculturalité*.

Interstitielle, l'œuvre d'Hédi Bouraoui épouse en outre une démarche créatrice où l'origine devient une composante à *transvaser* au sein d'autres cultures :

Au colloque de Vinneuf en France, en 1989, j'ai lancé la notion de *béance*, c'est-à-dire l'ouverture et sa disponibilité, le chiasme entre deux, trois ou plusieurs cultures. La béance emprunte alors aux valeurs culturelles qui l'entourent et présente un espace de gestation en perpétuel mouvement, comme dans toute poïétique, comme dans toute vie. Ceci a donné naissance à ma notion d'*écriture interstitielle* (Bouraoui, 2000 : 16).

Hédi Bouraoui fait partie de ces écrivains qui s'étonnent de se voir considérés comme « migrants » tout autant qu'ils contestent la tendance de la critique à ne voir dans leurs écritures qu'un fond ethnique ou identitaire. Son écriture se veut délibérément dé-centrée. Elle nous invite à repenser les avenues de la réception du texte, considéré indépendamment de la mécanique qui rattache fatalement l'œuvre à l'écrivain. Le discours critique, tout en présentant des sentiers de lectures possibles du corpus littéraire d'écrivains ayant l'immigration en partage, réserve néanmoins à cette même littérature des grilles de lecture qui ne retiennent que les catégories de l'identitaire, la mémoire, l'exil, toutes liées à l'expérience de l'immigration et du déplacement. Il en serait ainsi du voyage et de l'errance. « Ces thèmes viennent en sorte assez naturellement dans l'écriture migrante. Mais l'espace et le voyage sont traités non pas sous l'angle du récit de voyage traditionnel (rencontre, confrontation), du roman d'aventure classique, mais sous celui de la réminiscence, du retour en arrière, de la recherche des sources, des racines, de la quête d'identité dans une situation d'émigration / immigration qui l'a rendue problématique » (Moisan et Hildebrand, 2001 : 246).

L'ouverture de l'écriture sur une pluralité de territoires imaginaires au sein de la culture suffit-elle à l'admettre comme « naturellement migrante » ? Des romanciers comme Jacques Poulin dans *Volkswagen blues*, Marie-Claire Blais dans *Soifs*, Jacques Godbout dans *Une histoire*

américaine sont-ils tout autant migrants au vu de l'ancrage de leurs romans au-delà des frontières géographiques du Québec?

Dans son analyse des œuvres de trois écrivains du Canada anglophone (Robert Dickson, Margaret Michèle Cook et Nathalie Stephens) ayant fait le choix d'écrire en français en Ontario, François Paré pose la question identitaire en termes de *devenir* : « Pour *devenir écrivain franco-ontarien*, il faut d'abord faire le choix de la langue. Plus tard, d'autres facteurs institutionnels entreront en jeu, mais l'écrivain transfuge est d'abord un converti de la langue, cette conversion prenant chez lui valeur d'exemplarité pour toute la culture confinée à la marginalité et menacée de disparaître » (Paré, 2002 : 134). Avoir la langue en partage serait donc une condition nécessaire mais non suffisante. Les facteurs institutionnels demeurent déterminants dans la logique de classification, d'exclusion ou d'inclusion. Plusieurs noms d'écrivains d'origine étrangère (Eugène Ionesco, Samuel Beckett, Marguerite Yourcenar, Françoise Mallet-Joris, Julien Green, Joseph Kessel, etc.) sont généralement cités comme faisant incontestablement partie de la littérature française. Il est vrai, au demeurant, que le corpus des écrivains qui ont l'immigration en partage fait état d'une variété de visions et d'expériences qui empêche, fort heureusement, de les soumettre à des grilles de lecture homogénéisantes, ce que montre bien Joël Des Rosiers dans sa lecture du Québec contemporain :

Nous avons grandi au Québec de sorte que notre relation affective avec cette terre est marquée par cette imprégnation-là. En 1986, je déclarais : « Nous sommes des Québécois pure laine crépue. » Ce qui signifie que le Québec est aussi notre pays. Nés ici ou arrivés à un âge précoce, nous avons vécu une expérience de la migration et de la société canadienne totalement différente de ceux qui immigrèrent adultes. Nous réclamons notre appartenance au Québec autant que nos racines dans la Caraïbe : nous Haïtiens québécois. Nous n'entendons pas être des citoyens de seconde classe au Québec » (Des Rosiers, 1996 : 181-182).

L'inscription de l'écriture dans une identité plurielle entraîne certainement une désarticulation de la vision monoculturelle de l'appartenance identitaire. Et, corrélativement, elle interroge la « sociativité », selon l'expression d'Élizabeth Lasserre, « cette fonction du texte qui vise à la construction de la communauté dont il est issu et qui forme son contexte » (Lasserre, 2000 : 35).

Le défi de la pluralité pousse à réinterroger l'écriture au-delà de ses limites ethniques et territoriales. Cette démarche la place inévitablement

dans cette « zone de risque » qui relègue le « mineur » à la marge. De mineure à minorée, il n'y a qu'un pas que l'écriture franchit en s'inscrivant (dans le cas d'Hédi Bouraoui) non pas dans la marginalité, mais dans une béance, « un état de disponibilité et de dynamisme potentiel qui sollicite une complétude créatrice » (Bouraoui, 2005 : 32). L'exclusion des écrivains venus d'ailleurs du corpus « national » passe par un ensemble de désignations creuses comme celles d'écrivain *migrant*, *ethnoculturel* ou *néo-*, d'où la quête de ce que Joël Des Rosiers appelle les espaces « métasporiques au lieu de diasporiques : à partir des contradictions liées à l'origine » (Des Rosiers, 1996 : 162).

Chez Hédi Bouraoui, l'œuvre de fiction devient le lieu où s'exerce une démarche critico-créatrice « qui rend communicables les différences, occulte toute clôture du texte et permet à l'ouverture d'assumer dans la joie et le plaisir la polyphonie de ses significations » (Bouraoui, 2005 : 29). L'écrivain *migrant* ne serait plus un simple producteur de signes témoignant d'une réalité antérieure puisque l'optique transculturelle, transfrontalière, ne s'apparente ni à l'éloge ni à la méprise du multiculturalisme ; il mettrait plutôt en œuvre une tentative de lancer le débat sur la question de l'immobilisme identitaire en proposant de faire dialoguer les cultures. Il devient tout à fait concevable que cette écriture puisse entreprendre la recherche de zones de visibilité et de lisibilité qui s'éloigneraient définitivement des grilles de lecture homogénéisantes et sans aucun doute réductrices, dans la mesure où elles occultent la dimension créatrice de l'œuvre et de la démarche même de l'écrivain en mettant en avant un fond communautariste ou particulariste devenu stérile.

BIBLIOGRAPHIE

BOURAOUI, Hédi (2000). « Les enjeux esthétiques et idéologiques du transculturel en littérature », dans Louis Bélanger (dir.), *Métamorphoses et avatars littéraires dans la francophonie canadienne*, Ottawa, L'Interligne, p. 11-26.

BOURAOUI, Hédi (2005). *Transpoétique : éloge du nomadisme*, Montréal, Mémoire d'encrier.

BOURAOUI, Hédi (2010). *Méditerranée à voile toute*, Ottawa, Vermillon.

- DES ROSIERS, Joël (1996). *Théories caraïbes : poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque.
- LASSERRE, Elizabeth (2000). « La littérature franco / ontarienne : ruptures et continuité », dans Hédi Bouraoui (dir.), *Littérature franco-ontarienne : état des lieux*, série monographique en sciences humaines, Sudbury, Institut franco-ontarien, Université Laurentienne, p. 29-48.
- MOISAN, Clément, et Renate HILDEBRAND (2001). *Ces étrangers du dedans : une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota bene.
- PARÉ, François (2002). « Poésie des transfuges linguistiques : lecture de Robert Dickson, Margaret Michèle Cook et Nathalie Stephens », dans Lucie Hotte (dir.), *La littérature franco-ontarienne, voies nouvelles, nouvelles voix*, Ottawa, Le Nordir, p. 129-151.